

PRISONNIÈRES

Les dernières années de la prison Saint-Lazare (1919-1932)

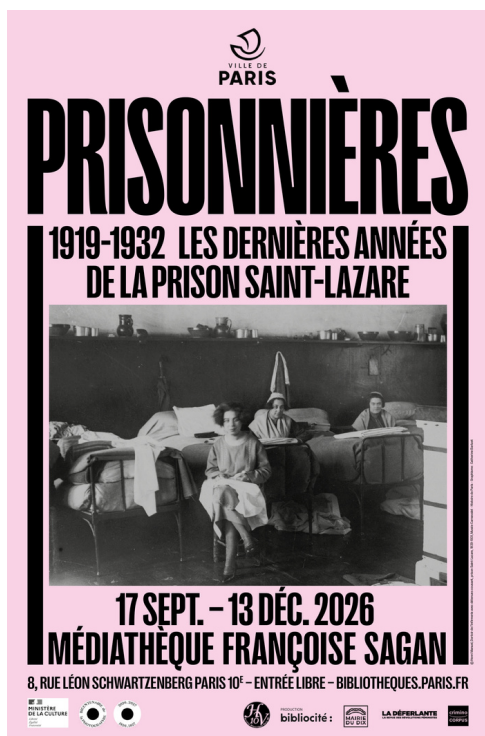
Exposition du 17 septembre au 13 décembre 2026
Médiathèque Françoise Sagan (Paris 10^e)

Au sortir de la Grande Guerre, tous les Parisiens connaissent la sombre façade de la prison Saint-Lazare, dans le faubourg Saint-Denis. Derrière les murs délabrés de cet ancien couvent, on punit et on soigne. Unique prison de femmes à Paris, elle enferme jusqu'à plus de mille détenues : prévenues, condamnées à de courtes peines, prostituées ayant enfreint la réglementation ou atteintes de syphilis. Ces dernières sont traitées dans l'infirmerie spéciale, véritable hôpital-prison.

Le sort de cet établissement, souvent comparé à une lèpre au cœur de la capitale, se joue dans les années 1920, marquées par une politique nataliste répressive et par l'angoisse du « péril vénérien ». En 1932, la prison ferme avant d'être partiellement démolie. L'infirmerie est d'abord transformée en maison de santé pour prostituées et abrite aujourd'hui la médiathèque Françoise Sagan.

L'exposition s'attache à rendre visible et sensible cette histoire dont les lieux actuels gardent peu de traces. Elle réunit de nombreuses photographies de la prison durant ses dernières années, conservées au musée Carnavalet – Histoire de Paris, à la Commission du Vieux Paris, aux Archives de la préfecture de Police de Paris et à l'agence Roger-Viollet, ainsi qu'une sélection d'images, de livres, de documents et d'objets issus de diverses institutions et associations (Archives et bibliothèques de la Ville de Paris, Centre de ressources sur l'histoire des crimes et des peines, Criminocorpus, etc.).

Elle débute par un parcours extérieur, sur le square Alban Satragne. Des photographies grand format permettent au visiteur de découvrir l'ancienne prison dans son environnement urbain. Charles Lansiaux et Édouard Desprez ont documenté le bâti appelé à disparaître pour la Commission du Vieux Paris, tandis que le studio Henri Manuel a réalisé autour de 1930 un reportage commandé par le ministère de la Justice. Ce cheminement conduit ensuite le public à l'intérieur du bâtiment pour poursuivre l'exploration de cette histoire oubliée.



Médiathèque Françoise Sagan

8, rue Léon Schwartzenberg, 10^e

Métro : Gare de l'Est

Exposition du 17 sept. au 13 déc. 2026

Entrée libre du mardi au dimanche

sauf les 1^{er} et 11 nov. 2026

Commissaires d'exposition :

Carine Guilleau - Médiathèque
Françoise Sagan

Marie-Ange Daguillon - Histoire et Vies
du 10^e

En partenariat avec l'association Histoire
et Vies du 10^e

Contact Presse :

Annabelle Allain

01 44 78 80 46

annabelle.allain@bibliocite.fr

www.bibliotheques.paris.fr



Dans la médiathèque, le parcours invite à suivre les pas des détenues, écrouées au greffe puis assignées à leur section, au plus près de leur quotidien. La visite de la salle d'exposition est aussi une visite de la prison, partant de l'entrée franchie par toutes les femmes incarcérées et allant jusqu'à l'infirmerie spéciale réservée aux prostituées.

L'exposition interroge les multiples regards portés sur les prisonnières et ce qu'ils révèlent de la condition féminine de l'époque. Elle met également l'accent sur les traces ténues qu'elles ont elles-mêmes laissées : écrits, graffitis et empreintes témoignant de la vie de ces ombres de l'histoire.

Écrouées

Du lundi au samedi, de lugubres voitures cellulaires quittent le Dépôt de la préfecture de Police sur l'île de la Cité pour le faubourg Saint-Denis. Destination: la prison Saint-Lazare. En 1919, 45 femmes en moyenne y sont écrouées chaque jour. La population carcérale française compte alors 16% de femmes, contre 3,5% aujourd'hui.

Dès l'arrivée, le greffe: «Des tables surchargées de registres, des hommes assis qui écrivent ou compulsent des dossiers ; un banc, des classeurs poussiéreux ».

Jeanne Humbert, passée par là en 1921, décrit «la cérémonie de l'inscription». État civil, signalement, motif d'incarcération: les registres d'écrou permettent d'entrevoir des fragments de vie des prévenues. Puis c'est la fouille : les arrivantes sont privées de leurs effets personnels, déposés au vestiaire.

Les statistiques pénitentiaires montrent une nette baisse des effectifs après la guerre, le nombre moyen de détenues se stabilisant autour de 600 à partir de 1923. L'analyse du registre d'écrou de 1926 a permis d'esquisser les profils des détenues de droit commun. Les données sommaires consignées pour les prostituées n'ont pas été retrouvées.

Face au flot des inconnues, majoritairement arrêtées pour vol, quelques prévenues célèbres font la une des quotidiens à gros tirage. Une escroqueuse de haut vol: Marthe Hanau, banquière transgressive; des meurtrières, comme Madame Bassarabo alias Héra Mirtel, écrivaine féministe ou Germaine Berton, anarchiste icône des surréalistes. Jeanne Humbert est arrêtée pour un tout autre motif: infraction à la loi du 31 juillet 1920 réprimant toute propagande pour l'avortement et la contraception.





Vivre à Saint-Lago

«Ainsi commença la vie monotone, les jours et les nuits succédant aux nuits et aux jours, vides, tristes, lugubres, ternes», écrit Germaine Berton, incarcérée en 1923 à Saint-Lazare – Saint-Lago en argot. Refusant une «existence de caserne et de cloître combinés», elle réclame le régime cellulaire et obtient l'isolement, qu'elle préfère à la «promiscuité des ateliers».

Depuis 1875, la loi prévoit l'emprisonnement individuel pour les prisons départementales. Aucune réforme en vue à Saint-Lazare, condamnée. Les bâtiments du quartier judiciaire restent infestés de vermine, sans électricité ni tout-à-l'égout. Au début des années 1920, 400 à 500 détenues de droit commun y vivent sous la surveillance d'une cinquantaine de religieuses.

Les journées s'organisent autour des heures de travail en atelier. De 18h30 à 6h, les femmes sont enfermées dans des cellules-dortoirs, suspectées de favoriser la «contamination morale». Le «quartier des nourrices» fait exception: il accueille les femmes enceintes et les mères autorisées à garder leurs enfants jusqu'à quatre ans.

Très visitée, Saint-Lazare fait l'objet de nombreuses publications décrivant son quotidien de façon plus ou moins stéréotypée. Il existe quelques témoignages de détenues, notamment de Germaine Berton, Jeanne Humbert et Jane Weiler.

Au printemps 1927, les condamnées et nourrices sont transférées à la prison de Fresnes, alors moderne et cellulaire; en décembre, le Conseil général de la Seine décide la fermeture de la prison Saint-Lazare et la démolition des bâtiments les plus anciens. Les 200 dernières prévenues et appelantes déménagent en juillet 1932 pour la Petite Roquette, peu éloignée du Palais de Justice, mais tout aussi vétuste que Saint-Lazare.

Les «filles» de Saint-Lazare

Après l'Armistice, le combat continue contre la syphilis, accusée de contribuer à la dépopulation française. Tolérées comme un «mal nécessaire», encadrées par une stricte réglementation, les prostituées – surtout les clandestines – restent désignées comme principales responsables des contaminations: leur contrôle est renforcé dès 1919.





La prostitution prospère pourtant dans les années dites folles, caractérisées par un extraordinaire appétit de vivre, mais aussi par des problèmes de pauvreté. Les maisons closes sont moins fréquentées mais les maisons de rendez-vous foisonnent. Si le sujet de la prostitution fascine des écrivains et artistes masculins, plusieurs femmes reporters s'en emparent aussi.

Chaque jour, des prostituées en infraction sont raflées, triées au Dépôt entre «valides» et «vénériennes», puis transférées à Saint-Lazare. L'effectif de la section administrative varie entre 200 et 350 dans les années 1920. Les séjours punitifs durent de trois à quinze jours pour les valides. Ils sont plus longs pour les malades subissant dans l'infirmerie spéciale des traitements en forme de « cure de prison », incertains avant la mise au point de la pénicilline.



La question de l'humanisation des soins aux prostituées se repose avec acuité. Des voix, dont celles de féministes de renom, dénoncent un dispositif antivénérien les stigmatisant. La section administrative se convertit à partir de 1933 en maison de Saint-Lazare, incluant un centre sanitaire et de vénérologie. Mais le lieu conserve une dimension carcérale: il faudra attendre 1975 pour que ferme le «centre d'accueil» de Saint-Lazare, ou plutôt de détention des prostituées interpellées sur la voie publique.



Histoire et Vies du 10^e

Histoire et Vies du 10^e, société historique, propose de faire connaître l'histoire du 10^e arrondissement de Paris et de ses habitants, de veiller à la connaissance et à la protection de son patrimoine, et de transmettre sa mémoire.

Pour ce faire, elle organise expositions, conférences, balades et visites de lieux connus et inconnus. Depuis ses débuts en 2000, elle a publié de nombreux bulletins et articles.

La médiathèque Françoise Sagan

La médiathèque a ouvert le 16 mai 2015. Sur 4 300m² d'un bâtiment historique réhabilité, elle vous propose une collection de plus de 100 000 documents en prêt. Elle comprend également le fonds patrimonial jeunesse Heure joyeuse.

La médiathèque offre une programmation culturelle régulière et mène une politique active de partenariat avec les associations et institutions culturelles et sociales.

Elle organise trois expositions par an, consacrées au fonds patrimonial jeunesse ou à des sujets contemporains (photographie, illustration, peinture, etc.).

Conférences, tables rondes, spectacles, lectures sur toute la durée de l'exposition.

Découvrez la programmation sur le site Que faire à paris :
www.paris.fr/quefaire